

III

Ce sceptre, il nous fut doux ; ton joug nous fut léger,
O Reine !... On voit souvent la masse s'insurger
Contre le pouvoir qui l'opresse ;
Mais qui pourrait frapper le bras qui le défend ?
D'un mouvement ingrat, qui vit jamais l'enfant
Mordre la main qui le caresse ?

Pour le peuple, en effet, une aurore avait lui.
Tu dis : Le souverain, ce n'est pas moi, c'est lui !
Et pour maintenir l'équilibre,
Tu mis dans le plateau le livre de la Loi,
Sachant qu'on n'est jamais grande reine ou grand roi
Qu'en régnant sur un pays libre.

Oui, durant soixante ans, le despotisme ancien
Devant ton sceptre d'or dut abaisser le sien,
En rebroussant sa marche oblique ;
Et l'Histoire dira, dans l'avenir des temps :
— Ce règne glorieux, qui dura soixante ans,
Fut soixante ans de république !

Du vieux code il a su briser le cadre étroit ;
De nos jours, grâce à lui, sur le terrain du droit,
Plus d'inégalité factice !
L'odieux privilège, autrefois acclamé,
S'incline maintenant, à jamais désarmé,
Devant l'éternelle Justice.

O généreux essor vers l'immense horizon !
Pour le cœur et l'esprit, pour l'âme et la raison,
Ce règne est une délivrance ;
C'est l'aube avant-coureur des grands soleils levants,
L'Ange des jours futurs qui sonne aux quatre vents
La diane de l'espérance.

Or, notre siècle heureux te devra ce progrès,
O souveraine, qui, sans efforts ni regrets,
Dédaignes les vains bruits qu'on prône,
Et qui, femme sans tache ou fière Majesté,
Des vertus de la plèbe ornant la royauté,
Sus démocratiser le trône.